

CHRISTOPHER
LASCH

Les femmes
et la vie
ordinaire



Champs essais

CHRISTOPHER LASCH

Les femmes et la vie ordinaire

Et si l'histoire des femmes ne se réduisait pas à une longue chronique de l'oppression patriarcale ? Prenant le contre-pied d'une pensée féministe répandue, Christopher Lasch montre le caractère paradoxal de l'émancipation des femmes et insiste sur le rôle qu'elles ont joué dans leur propre soumission : croyant se libérer du patriarcat traditionnel, elles se sont en réalité assujetties à un nouveau paternalisme, celui de la société de consommation et de l'État libéral.

Proposant une réflexion solide sur la désintégration de la famille contemporaine, ce recueil d'articles, composé de la main de l'auteur peu de temps avant sa mort, constitue une excellente introduction aux grands thèmes de la pensée de Lasch.

Historien de formation, penseur anticonformiste, **Christopher Lasch** (1932-1994) est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La Révolte des élites* (« Champs », 2010) et *La Culture du narcissisme* (« Champs », 2018).

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Rosson.

En couverture : © Farabola / Leemage.

Flammarion

LES FEMMES
ET LA VIE ORDINAIRE

DU MÊME AUTEUR

La Révolte des élites et la trahison de la démocratie, Climats, 1996 ; « Champs », 2010.

La Culture du narcissisme, Climats, 2000 ; « Champs », 2018.

Culture de masse ou culture populaire ?, Climats, 2001, nouvelle édition 2011.

Le Seul et Vrai Paradis. Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques, Climats, 2002 ; « Champs », 2006.

Le Moi assiégé : essai sur l'érosion de la personnalité, Climats, 2008.

Un refuge dans ce monde impitoyable : la famille assiégée, Édition Nouvelles François Bourin.

La Culture de l'égoïsme (avec Cornelius Castoriadis), Climats, 2012.

Christopher Lasch

LES FEMMES
ET LA VIE ORDINAIRE

Amour, mariage et féminisme

Édition et présentation d'Élisabeth Lasch-Quinn

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Rosson

Champs essais

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre.

Titre original : *Women and the Common Life. Love, Marriage,
and Feminism*

© 1997 Nell Lasch.

© 1997 Elisabeth Lasch-Quinn pour l'introduction.

© W. W. Norton & Company, New York-Londres, 1997.

© Climats, 2006, un département des éditions Flammarion,
pour la traduction française.

© Flammarion, 2018, pour cette édition.

ISBN : 978-2-0814-4526-0

Introduction

En 1985, Christopher Lasch, mon père, me signala qu'il lisait Rousseau et Poullain de la Barre. Je lui demandai pourquoi et il me répondit, par courrier, ce qui suit :

Il m'arrive de me poser la même question. Je tente de mettre au jour les relations entre l'idéologie moderne de l'intimité, le nouvel idéal domestique du dix-neuvième siècle et le féminisme – quelque chose dans ce goût-là. Travail qui s'intitule provisoirement « La domestication d'Éros ». J'y travaille depuis longtemps – vingt-cinq ans environ – mais il demeure insaisissable (...) Je me demande parfois comment j'ai fait pour m'empêtrer là-dedans [12 mars 1985].

Le présent recueil ne prétend pas être l'aboutissement de la réflexion de Lasch sur ce thème imposant. De fait, l'un des textes les plus récents fait référence à ses « nombreuses années d'efforts dérisoires face à ce sujet ». *Les Femmes et la Vie ordinaire* propose néanmoins quelques-unes de ses incursions les plus passionnantes dans un territoire d'une complexité aussi fascinante que déconcertante. Ainsi réunis, ces essais suggèrent certaines raisons pour lesquelles Christopher Lasch, historien et critique social, aurait pu se retrouver « empêtr[é] là-dedans ».

S'intéressant aux femmes bien avant les années 1970-1980 et l'avènement de l'histoire des femmes, Lasch fut

l'un des rares historiens à étudier le rôle respectif des femmes, du féminisme, de l'amour, du mariage et de la famille dans l'histoire de l'Occident, passionné qu'il était par ce sujet, et convaincu que l'histoire culturelle demeurerait incompréhensible autrement. Plutôt que de considérer l'histoire des femmes comme un à-côté du reste de l'histoire, une spécialisation ou une compensation par rapport aux études précédentes qui ignoraient ou sous-estimaient leur importance, Lasch jugeait leur histoire inséparable de l'histoire culturelle dans son ensemble. Dans l'un des essais du présent recueil, « La dé-mesure de l'homme », il nous renvoie à la réponse de Havelock Ellis à la vision de l'histoire des femmes que propose V. F. Calverton : « On ne peut séparer l'histoire des femmes de l'histoire de la race humaine en général, affirme Ellis, sans la réduire à quelque chose d'« insignifiant, de superficiel, comme récupéré en seconde main ». Une histoire sérieuse des femmes deviendrait une histoire de l'intimité – « une histoire de l'humanité sous un jour tout nouveau, dans un sens plus intime ». » Ce sont en fait plus généralement les rapports entre l'histoire des femmes et celle de l'Occident qui donnent leur cohérence et leur sens à ces essais.

En 1993 et 1994, tout en se battant contre le cancer, Christopher Lasch sélectionnait les textes à inclure dans ce recueil, et révisait « Domesticité bourgeoise... », le seul inédit. À cette même époque, il achevait son dernier ouvrage, *La Révolte des élites et la Trahison de la démocratie*¹ (1995). Il parvint à travailler jusqu'à son dernier souffle – malgré les nausées, la fatigue et la douleur – pour le

1. Éditions Climats, 1996. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christian Fournier.

terminer dix jours avant sa mort, le jour de la Saint-Valentin 1994.

J'ai eu la chance de pouvoir passer beaucoup de temps auprès de mon père lors des derniers mois de sa vie, et de m'impliquer de plus en plus dans les ultimes étapes de la création de *La Révolte des élites* et du présent recueil. Les essais qui le composent ne comprennent que les textes que mon père était sûr de vouloir inclure ; je me suis conformée scrupuleusement à ses souhaits, au risque de négliger d'autres textes qui auraient trouvé facilement et tout naturellement leur place ici. Ceux qu'il sélectionna se complètent selon moi à merveille, bien qu'ils couvrent un large éventail de sujets sur une période considérable. J'espère, comme il l'aurait espéré lui-même, que les lecteurs intéressés iront rechercher les nombreux autres essais et articles qu'il publia sur des sujets voisins, ainsi que ses livres, qui développent ses interprétations plus avant, et en particulier son étude exhaustive de la famille, *Haven in a Heartless World : The Family Besieged* (1977).

Mon but était de respecter au mieux la vision que mon père se faisait de ce recueil. Les essais repris ne furent que légèrement retouchés, le plus souvent pour reprendre des erreurs typographiques. Quant à « Domesticité bourgeoise... », qui n'était toujours pas achevé à la mort de mon père, il ne nécessita que l'ajout d'un titre et d'une conclusion¹, en plus de quelques phrases de transition. Pour le reste, c'est exclusivement son œuvre. Le titre de

1. Pour la conclusion, il n'avait laissé qu'un brouillon inachevé. J'en ai conservé presque l'intégralité, intercalant des phrases de mon cru pour mettre les idées de cette ébauche en relation avec celles qu'il développait dans le corps de l'essai.

ce recueil, dont nous parlions entre nous comme des « essais sur les femmes », m'est venu à la lecture même des textes ; j'espérais que cette formule engloberait les thèmes centraux sans imposer une interprétation étrangère à l'œuvre. De fait, cette courte introduction a pour seul but de faire apparaître un peu du tissu conjonctif que les essais partagent intrinsèquement.

La cohérence de ces textes trouve sa plus parfaite expression dans la fameuse phrase que m'écrivit mon père il y a dix ans. Bien que s'étendant du Moyen Âge, avec la *querelle des femmes*, au vingtième siècle, et la famille « post-moderne », ces essais, tels qu'ici réunis, établissent d'importantes « relations entre l'idéologie moderne de l'intimité, le nouvel idéal domestique du dix-neuvième siècle et le féminisme ». À côté de quelques contradictions frustrantes¹ – qu'expliquent en certains cas les développements de la pensée de Lasch, et en d'autres des questions en suspens –, on trouvera surtout diverses thématiques : l'évolution des idées et pratiques maritales ; le lien entre le féminisme, l'histoire des classes moyennes et la famille ; une contre-tradition de l'amour ; l'histoire du respect de

1. Dans « Division sexuelle du travail, déclin de la culture civique et essor des banlieues », il eût été intéressant de voir comment Lasch aurait amené l'argument incontournable selon lequel c'est bien la « banlieue-isation » qui coupa les familles des réseaux sociaux informels au sein de sa vision d'une tendance plus générale à la privatisation de la famille, qu'il fait remonter au dix-neuvième siècle dans « Vivre dans l'État thérapeutique ». Quelques éclaircissements auraient également été les bienvenus quant à l'amitié ; elle fait figure de rupture d'avec les engagements affectueux de toute une vie dans « Les mystères de l'attirance » et, au sein du mariage, de rupture

soi ; enfin, la rationalisation de la vie de tous les jours. De bien des façons, c'est cette rationalisation de la vie qui fournit une explication consensuelle à l'évolution des conceptions de l'amour, du mariage et du féminisme analysée dans ces courts travaux.

La vie moderne, dans le portrait qu'en dresse Lasch, repose en grande partie sur une triple hypothèse : tout domaine d'activité devrait faire l'objet d'un examen rigoureux ; la science et la rationalité sont considérées les mieux à même de mener à la compréhension de l'expérience humaine ; et seuls des experts formés peuvent guider la conduite de l'existence quotidienne. La réorganisation de la vie suivant de tels principes de rationalisation eut pour résultat la tendance du capitalisme d'entreprise et de l'État libéral moderne à augmenter leur pouvoir, et ce par le biais d'une structure bureaucratique et d'une philosophie paternaliste. Les professions de services, agissant au nom de l'État, s'introduisirent de force dans le domaine privé et contribuèrent ainsi à remplacer habitudes et coutumes par des techniques ésotériques adaptées aux problèmes du quotidien, engendrant une situation de dépendance envers les élites qui est l'antithèse de la démocratie.

La soumission de toutes les composantes de la vie à l'examen, à la surveillance et, en fin de compte, à la manipulation par des experts extérieurs conduisit à une dégradation

d'avec la passion dans « La suppression du mariage clandestin en Angleterre : The Marriage Act (1753) », mais elle semble constituer la base d'un mariage égalitaire et gratifiant dans « Domesticité bourgeoise, révolte contre le patriarcat, haro sur le chic ». Ces contradictions, et d'autres, ne font cependant qu'attiser la suggestivité des sujets et interprétations que Lasch nous offre en nous invitant à de plus amples recherches – et nous les inspirant.

de la vie ordinaire, riche dimension de l'expérience humaine, et, selon Lasch, à la fois condition préalable et but de la citoyenneté démocratique. Caractérisée par la compétition et la coopération avec d'autres individus dans l'optique d'un but commun, la vie ordinaire (bien souvent une extension de la vie de famille) découle de rassemblements volontaires au cours desquels les limites du travail, du jeu, de l'organisation de la communauté, de la socialisation et d'autres objectifs ont tendance à se chevaucher. Facteur de spontanéité, d'invention et d'autonomie, cette arène transcende des contacts purement intimes tout en évitant toute source de pouvoir externe, préférant se tourner vers son propre ensemble de règles et de critères d'équité, d'excellence et de bon sens, forgés par l'expérience et la tradition. Non seulement la vie ordinaire favorise la responsabilité individuelle et le courage requis pour la démocratie, mais elle fournit en plus le genre d'existence qui vaut d'être vécu.

Le débordement de l'expertise professionnelle, et le fait qu'il réduise l'interaction humaine à ses composantes à des fins d'analyse, ont également des répercussions dans le domaine de l'intimité. On ne s'étonnera donc pas, comme nous le montre Lasch, que la vie moderne semble « trop organisée, trop consciente d'elle-même, trop prévisible ». La dépendance envers des moyens purement scientifiques de compréhension de l'humanité et de classification de l'expérience a pour conséquence une vision réductrice de la nature humaine dépourvue des artifices de la clairvoyance artistique et littéraire. Gérer le rôle du mystère, du jeu, de la passion et d'autres qualités n'est pas chose facile. Lasch croit que, en fait, la rationalisation de la vie

a causé un « rétrécissement drastique de notre horizon imaginatif et affectif ».

Or c'est ce rétrécissement même – de la vie ordinaire, de l'intimité, de nos imaginations – qui donne leur unité aux œuvres d'érudition qui vont suivre. Lasch nous exhorte à placer l'histoire des femmes dans le contexte de cette transformation culturelle et, ce faisant, à observer les contraintes historiques subies par le féminisme, la famille et l'amour.

Les quatre premiers essais de Lasch nous permettent d'imaginer un monde antérieur et contemporain du processus de rationalisation, en situant des courants de pensée particuliers concernant les femmes dans leur contexte historique. Au lieu d'une interminable chronique d'oppression patriarcale permanente, l'histoire culturelle met au jour un mélange complexe de coutumes et de codes, supérieurs pour certains à ceux qui les supplantèrent. Dans « La comédie de l'amour et la *querelle des femmes* », Lasch aborde la *querelle des femmes* de la vie courtoise médiévale moins comme une tradition de misogynie pure que comme un débat vif et amusé dans lequel hommes et femmes devenaient objets de satire. Débat qui connut son apogée aux alentours de 1275-1280, lorsque Jean de Meun rédigea la seconde partie du *Roman de la Rose*. Plutôt que d'envisager l'œuvre de De Meun comme une diatribe malfaisante dirigée contre les femmes et, par ce fait, les critiques de ce poème (telle Christine de Pisan) comme des « protoféministes » – ainsi que Joan Kelly, par exemple, les décrit –, Lasch estimait que le *Roman de la Rose* avait été inspiré par l'obsession contemporaine du mariage, le

renouveau de l'art de la discussion, et le culte de la comédie de l'amour. Mais il voyait le *Roman de la Rose* par-dessus tout comme « une sorte de symposium sur l'amour ». On ne peut comprendre à la fois le *Roman de la Rose* et ses critiques que si l'on considère qu'ils partagent une même vision du monde dans laquelle le mariage et l'amour romantique étaient censés s'exclure mutuellement, et où les hommes et les femmes étaient destinés à des rôles sexuels distincts : « Ceux qui débattaient pour et contre de la féminité ne se demandaient pas – question abstraite – si la nature avait établi une hiérarchie entre les sexes (...). La question qui se posait alors n'était pas de savoir si la femme était l'égale de l'homme en termes abstraits, mais plutôt dans quelles relations sociales elle était son égale ou son subalterne. » Ce furent la séparation cartésienne de l'âme et du corps, ainsi que la croyance des Lumières selon laquelle la raison peut modifier les institutions, qui ouvrirent la voie à une remise en question des rôles sexuels établis et à une nouvelle idée du mariage.

L'interprétation dominante de l'histoire à long terme de la famille en Europe et en Amérique veut que la vision dynastique du mariage – considérant l'amour romantique et le mariage incompatibles – ait cédé la place, au dix-neuvième siècle, à la glorification d'une compagnie librement choisie, fondée sur l'amour romantique. L'essai intitulé « Les mystères de l'attraction », une critique du *Esteem Enlivened by Desire: The Couple from Homer to Shakespeare* de Jean H. Hagstrum, souscrit cependant à la thèse de cet auteur affirmant qu'une contre-tradition d'amour romantique aurait existé bien avant l'essor de la classe moyenne en Occident (considéré en général comme signe

avant-coureur du mariage moderne) – déjà dans l'Antiquité grecque. La vision du mariage comme inégal en soi et de la sexualité féminine comme dangereuse s'accompagnait ainsi d'une contre-tradition soutenant que le mariage, dans sa forme idéale, pouvait combiner désir sexuel et respect mutuel. Au lieu de représenter une force perturbatrice, la passion pouvait civiliser et démocratiser les relations sociales. Bien que vécu par une minorité seulement, l'amour romantique tempérerait les arrangements sociaux du patriarcat ; cet « idéal érotique », comme l'appelle Hagstrum, exigeait de considérer la femme comme le double de l'homme, et la sexualité comme autre chose qu'un péché ou une menace. Lasch affirme que le vingtième siècle a en fait assisté à un « écœurement vis-à-vis de l'amour romantique », à une perte de l'idée selon laquelle amour passionné et mariage peuvent coexister, ainsi qu'à un retour à la crainte d'Éros en tant que force dangereuse. Notre époque a recours à l'amitié comme option plus sûre, moins exigeante, que les unions à vie fondées sur des attirances passionnées ; une compréhension réduite et factuelle vint remplacer une interprétation enjolivée de la sexualité. Contrairement à la version scientifique, les descriptions artistiques et littéraires de la sexualité reconnaissent souvent les rôles du mystère et de l'impulsion comme fondations adéquates d'un mariage heureux et durable.

L'essai intitulé « La suppression du mariage clandestin en Angleterre : The Marriage Act (1753) » développe un cas spécifique dans lequel apparut cet idéal érotique : un mariage clandestin. Les réformateurs et moralistes de la classe moyenne, sous l'influence du protestantisme et de

l'humanisme, s'attaquèrent à la coutume validée dans le droit coutumier par les « pré-contrats », disposition d'après laquelle les engagements à se marier, souvent accompagnés de rapports sexuels, étaient considérés aussi sérieux que le mariage lui-même. Ces attaques finirent par s'étendre à tous les mariages dépourvus d'accord parental, tels les « Fleet Marriages¹ » célébrés en secret par des ecclésiastiques complices. L'opposition aux « mariages clandestins » aboutit à l'adoption du Marriage Act de 1753 qui imposait la publication de bans et interdisait la mise en application des pré-contrats par les tribunaux ecclésiastiques. L'idée selon laquelle des accords solides visant à rester unis pour la vie puissent être formés dans le feu de la passion sexuelle parut imprudente, voire dangereuse, aux yeux des partisans du Marriage Act. Le mariage devait relever, selon eux, d'une décision mûrie et prudente, fondée sur la compatibilité et non sur l'attirance physique. De leur côté, les opposants à cette loi firent mention d'une tradition plus ancienne validant l'amour passionné comme base d'une union pour la vie. Partie intégrante d'un mouvement plus vaste cherchant à « discipliner les classes inférieures », l'idéal marital moderne ne se contentait alors pas de condamner les mariages arrangés, comme on le croit souvent, mais dissuadait également les couples de suivre complètement leurs propres instincts.

L'essai suivant, « Domesticité bourgeoise, révolte contre le patriarcat, haro sur le chic », forge un lien entre l'idéal moderne de l'intimité, tel que le représente le Marriage

1. Littéralement, « Mariages rapides », du nom du quartier (« Fleet ») de Londres où on les célébrait (*NdT*).

Act, et le féminisme. Souvent décrite comme une réaction à la ferveur égalitaire du dix-huitième siècle, la glorification d'une sphère domestique féminine (baptisée culte de la domesticité par les lettrés), faisait partie, comme le montre Lasch, d'une critique plus vaste du désir des classes moyennes américaine et britannique d'adopter un comportement aristocratique. Les féministes (Mary Wollstonecraft, entre autres), autant que leurs critiques (on pense à Hannah More), étaient opposées à un remodelage de la femme, par le biais d'une éducation chic, en créature de loisirs et bibelot indicateur de statut. Wollstonecraft s'opposa aux codes aristocratiques de la féminité et de l'amour, qu'elle accusait de ne considérer les femmes que comme « esclaves ou tyrans », leur préférant une notion du mariage « classe moyenne » comme source d'amitié et d'égalité vraies. De même, Hannah More s'éleva contre la futilité et la frivolité de l'idéal aristocratique relatif aux femmes, mais aussi contre les féministes qui cherchaient à éradiquer les différences entre hommes et femmes. Alors que les féministes de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle soulignaient l'importance des droits naturels des femmes comme base de l'égalité sociale, Elizabeth Cady Stanton et d'autres féministes se mirent, au milieu du dix-neuvième siècle, à soutenir, dans un souci d'opportunisme, que les hommes et les femmes présentaient des différences intellectuelles fondamentales. Ironie du sort, ceux-là mêmes qui croyaient au culte de la domesticité – tenus pour réactionnaires par nombre d'historiens – se rallièrent à la critique féministe du chic pour créer une notion libératoire de la féminité. En conséquence, les femmes furent considérées comme les protectrices vitales

de l'ordre moral ; l'influence maternelle ne tarda pas à devenir un remède aux problèmes du foyer et de l'extérieur.

Alors que Kathryn Kish Sklar, Barbara Epstein et bien d'autres décrivent cette notion étendue de l'influence maternelle comme un pas vers la participation plus grande des femmes à la réforme sociale du dix-neuvième siècle, l'essai de Lasch voit les racines de cette participation dans l'étrange mélange de féminisme et d'antiféminisme qui s'attaqua à la mode aristocratique. De plus, il révèle que la promesse liée à la critique des sensibilités de la haute société s'évapora pour composer les formes nouvelles de l'inégalité socio-économique engendrée par le dix-neuvième siècle. Le contexte spécifique dans lequel apparut le culte de la domesticité se caractérisait par la convergence d'une critique de la *lady* aristocratique (et donc de l'esclavage américain) et d'un nouvel idéal du mariage chez les classes moyennes fondé sur le respect mutuel. L'idéal domestique du dix-neuvième siècle ne recréa pas les relations patriarcales mais, prétend Lasch, contribua à favoriser un paternalisme nouveau aux conséquences tout aussi désastreuses pour les femmes. Quantité de femmes épousèrent le culte de la domesticité comme une affirmation de leur autorité. Ce faisant, elles traitaient bien souvent en alliés les médecins et autres conseillers en matière domestique. Ironie de la chose, leur réceptivité aux soins de prétendus experts ouvrit la voie à l'hégémonie des professionnels, à la mentalité thérapeutique ainsi qu'à la perte d'autorité des femmes.

La seconde partie de ce recueil nous propose une image nette de cette nouvelle forme de contrôle des élites et de ses relations avec l'histoire des femmes. Les cinq essais en

question nous amènent à la période moderne par le biais d'une analyse des relations au sein de la famille moderne, de la nature changeante du travail, du féminisme et de l'appareil culturel de l'État libéral.

Dans « Division sexuelle du travail, déclin de la culture civique et essor des banlieues », Lasch remet en question le truisme prétendant que le culte de la domesticité fut en quelque sorte responsable de toutes les inégalités sexuelles ultérieures, pour avoir associé la féminité à la domesticité. Il pourfend l'« image floue du temps jadis » avec des femmes confinées au foyer, en citant l'activité civique sans égale de certaines, en général bénévoles, comme preuve d'une importante tradition de travail significatif en dehors du foyer. Leurs contributions, n'hésite-t-il pas à affirmer, rendirent la ville moderne « vivable » : les ressources de la ville à la « grande époque de l'urbanisme » découlèrent du « travail non rémunéré des femmes, qui récoltaient des fonds, s'acquittaient des corvées quotidiennes, et fournissaient une grande partie de la vision morale qui soutint le renouveau civique du début du vingtième siècle ». Bien sûr, ce niveau élevé de volontarisme reposait sur le service domestique, mais aussi sur des voisinages solides, entretenus par un réseau de confiance basé sur des services non payés échangés entre amis, parents et voisins – un système de troc, en quelque sorte.

Le déplacement de la classe moyenne vers les banlieues, que Lasch voit comme une quête d'intimité ou d'« affranchissement des obligations », démantela ce « système informel d'autoassistance ». La vie en banlieue occasionna une détérioration de la vie tant pour les hommes que pour les femmes, ainsi que l'expliquent Betty Friedan dans *La Femme mystifiée* et Paul Goodman dans *Direction absurde*,

ouvrages que Lasch met en parallèle comme des traitements comparables de la question de savoir « comment raviver un sentiment de vocation dans une société dépourvue de toute communauté de but ». Ce déplacement vers les banlieues précipita la perte de tout sentiment de culture supérieure : vérités objectives ; croyances communes ; idéaux partagés ; sources de fierté ; travail significatif. D'après Lasch, le déclin de leur rôle civique est un facteur majeur de la frustration qu'exprimèrent les femmes au cours des années soixante. La nouvelle vague du féminisme, estime-t-il, fut une réponse directe à la « banlieue-isation de l'âme américaine ». Les féministes ultérieures se concentrèrent sur la division du travail entre hommes et femmes comme partie intégrante d'une exploitation patriarcale des femmes. Alors même qu'elles prônaient pour les femmes des carrières dans des emplois rémunérés en dehors du foyer, elles ignoraient le contexte de dégradation du travail et le déclin de la culture civique qui se trouvaient à la base de la nouvelle séparation des sphères. La vision personnelle que propose Lasch de l'égalité des femmes se rattache à sa vision d'une vie ordinaire donnant son sens et sa valeur à pareille égalité.

L'adhésion de Lasch à un idéal de l'égalité des femmes ancré dans une vie ordinaire au sein de laquelle hommes et femmes sont jugés d'après les mêmes critères est au cœur de l'essai intitulé « L'île de Gilligan ». Lasch retourne à la question des différences essentielles entre hommes et femmes dans cette critique des travaux de Carol Gilligan sur les femmes de la fin du vingtième siècle, tels qu'ils furent présentés dans *Une si grande différence* ainsi que dans un ouvrage coécrit avec Lyn Mikel Brown, *Meeting at the Crossroads : Women's Psychology and Girls' Development*. De ses

études psychologiques, Gilligan conclut que les hommes et les femmes ont des moi essentiellement différents ; les hommes se définissent dans la séparation, et les femmes dans la relation aux autres. Elle remet en question l'idée selon laquelle l'éthique trouvait sa forme aboutie dans le modèle « masculin » de dévouement au principe abstrait et non dans l'acquis « féminin » relatif aux relations personnelles. Lasch considère insidieuse la notion de nature « acquise » des femmes ; un cliché qui conduit aux « habitudes d'effacement de soi et de soumission chez les femmes », les rendant « réticentes à réclamer leurs droits ». Ce même mythe perpétue en outre un double critère, pour les femmes et les hommes, de « compétence, performance et développement moral ». Gilligan croit toutefois que les femmes devraient réclamer leurs droits, privilégier le développement de soi par rapport au dévouement, et considérer l'affirmation de soi comme une vertu plutôt que comme une marque d'égoïsme, ce qui semble en contradiction avec l'éthique féminine de la bienveillance.

Au lieu de quoi, Lasch propose une alternative tant à l'égoïsme qu'à l'altruisme, aucun des deux n'étant foncièrement profitable ou utile pour la société. Cette alternative, il l'appelle le secret de ceux qui sont « parfaitement désintéressés » : ils trouvent le respect de soi et parviennent au désintéressement en se réfugiant dans le travail ou en se consacrant à un défi extraordinaire. Plutôt qu'une notion thérapeutique de l'amour-propre, issue d'un changement de règles par lequel tout le monde se retrouvait gagnant, Lasch préconise de maîtriser des « activités difficiles et risquées », de tenter de satisfaire à des « critères

impersonnels », et de lutter pour un « idéal de perfection », dans le but de parvenir au véritable respect de soi et de se faire vraiment respecter.

« La dé-mesure de l'homme » nous montre que le déclin du respect de soi chez les hommes possède une histoire aussi complexe que chez les femmes. Cet essai présente le passage de l'histoire des femmes à la « construction sociale des sexes », comme l'illustre le développement des travaux en « études sur les hommes » (on pense notamment aux récents ouvrages de Kevin White et E. Anthony Rotundo). Lasch affirme que la confusion des sexes est une caractéristique de notre époque et ne peut pas nécessairement expliquer des mouvements historiques du passé. L'idée selon laquelle le culte de la vie âpre chez les hommes à la fin du dix-neuvième siècle résultait des menaces qu'ils ressentaient à l'encontre de leur masculinité, exacerbées par l'essor du féminisme, élude le changement plus important représenté par le déclin des « associations informelles consacrées aux pratiques culturelles collectives », comme les conférences, les sociétés de débat et autres aspects de la « culture masculine ». La perte du jeu pour le jeu et la surveillance des récréations des enfants par les adultes faisaient partie d'une tentative à plus grande échelle visant à « appliquer à la vie de tous les jours les mêmes techniques administratives qui avaient si bien fonctionné pour le marché et l'État ». La rationalisation de la vie quotidienne, mise en œuvre par les « sciences et pseudo-sciences nouvelles – économie domestique, sexologie, travail social, psychanalyse, développement de l'enfant, la “science de la pédagogie” » –, entraîna « une soumission aux routines qui élimina toute joie du travail et du jeu, et drapa toute chose d'une gêne étouffante ». Cette même rationalisation,

qui affectait tout autant les femmes, explique en partie selon Lasch l'idéal de la vie épuisante, la quête du primitif, et par la suite la « réaffirmation de l'héroïsme » ou le « retour vers l'homme sauvage », dans des écrits comme ceux de Robert Bly. L'administration, l'organisation et la rationalisation de la vie poussent les gens à rêver d'aventures et de vrais défis ; leur personnalité n'étant plus mise à l'épreuve, ils perdent espoir, sens des objectifs et respect de soi.

Dans « Les familles : mauvaises interprétations des faits », article consacré à une critique du *Brave New Families* de Judith Stacey, Lasch approfondit l'idée selon laquelle l'essence de la force, de l'égalité et du respect de soi – pour chacun de nous – découle de la prise en charge de nos propres existences, de notre aptitude à maintenir des engagements à long terme et de notre capacité à relever des défis sans détour. Lorsque Stacey rencontre cette forme de respect de soi chez certaines femmes de la classe ouvrière, même parmi celles que frappent quantité de problèmes financiers et autres maux, elle estime qu'il s'agit là d'une manifestation du féminisme plutôt que d'une réponse particulière à l'expérience. Elle interprète les liens que ces femmes tissent avec des membres de leur famille (au sens large) dans le but de survivre sur le plan financier comme autant de signes indiquant qu'elles sont des pionnières de la « famille postmoderne ». D'après Lasch, c'est une lecture trop optimiste des tragédies de la régression sociale et du chaos sur laquelle Stacey fonde son argumentation. Là encore, il remet en question l'hypothèse affirmant que c'est l'industrialisme qui confina les femmes à des rôles limités et asservis au sein de la famille nucléaire, et doute que la part croissante des femmes dans la main-d'œuvre

globale ainsi que la dépendance des femmes de la classe ouvrière vis-à-vis des réseaux de soutien informels représentent, avant tout, une avancée féministe plutôt qu'une réponse aux dures réalités économiques.

« Vivre dans l'État thérapeutique » voit enfin nombre de thèmes développés jusque-là atteindre leur apogée, Lasch reprenant sa critique des écoles de pensée en relation avec la famille moderne. Il remet en question à la fois l'idée selon laquelle la famille moderne, bastion d'égalitarisme et d'affection, représente un franc progrès, et la conception féministe de cette même famille moderne comme étant une forme nouvelle de l'oppression patriarcale. En discutant des travaux de Carl Degler, Michel Foucault et Jacques Donzelot, Lasch consolide sa conviction que les femmes ne furent pas les victimes du culte de la domesticité, mais qu'elles jouèrent alors un rôle dans la restructuration de la famille. Aux yeux des réformateurs, la famille se distinguait du reste de la vie sociale en ceci qu'elle constituait un refuge nécessaire face aux conditions brutales du marché. De par son importance unique, estimaient-ils, la famille exigeait une attention constante de la part des femmes et d'autres personnes spécialement qualifiées pour en assurer la surveillance. Plus d'une femme embrassa cette nouvelle philosophie, voyant dans la place d'autorité morale de la famille qu'elle leur proposait un moyen d'obtenir plus de pouvoir dans la gestion des affaires de la famille. Les alliances qu'elles contractèrent avec les médecins et autres conseillers eurent comme conséquence imprévue d'ouvrir leurs maisons aux agents extérieurs et de diminuer leur propre autorité. L'isolement progressif de la famille par rapport au reste du monde

contribua à la dépendance des femmes vis-à-vis d'une armée d'experts.

Dans l'interprétation de Lasch, paradoxalement, la tendance à la privatisation de la famille s'accompagnait de l'invasion complète de celle-ci, ce qui permettait le triomphe d'une philosophie thérapeutique soutenant l'État-nation libéral. Cette privatisation de la famille, nécessaire à l'individualisme, « exige beaucoup trop, du point de vue affectif », des relations entre les membres de la famille. L'appareil thérapeutique intervient alors pour apaiser ces tensions. Consolidant son propre pouvoir par la surveillance et l'infiltration plutôt que par la force, l'État tire profit de cette crise de la famille. À l'origine, ce « contrôle non coercitif, non autoritaire et manipulateur » cherchait à saper le contrôle patriarcal, mais il créa en fait une nouvelle autorité de l'État, en partie parce qu'il mina la foi des gens en l'efficacité de leurs propres actions. L'intrusion des experts extérieurs, l'appropriation de la responsabilité des vies individuelle et familiale par des professionnels, ainsi que la rationalisation plus générale de la vie, ôtent aux gens la volonté et le respect de soi qui vont de pair avec la prise de responsabilité de leur propre existence et l'apport d'une contribution respectée à un noble but, un but qui transcende l'intérêt personnel.

Les essais rassemblés dans ce recueil font fi des frontières habituelles entre l'histoire de la famille, celle des femmes et celle de la culture. Ils brossent le portrait d'un vaste changement au sein de l'Occident, orienté vers la rationalisation de la vie de tous les jours et la perte d'une vie ordinaire au-delà des domaines personnel et politique, qu'il devint de plus en plus difficile de distinguer. Lasch

Table

<i>Introduction</i> , par Elisabeth Lasch-Quinn	9
PREMIÈRE PARTIE : LES MANIÈRES ET LA MORALE	33
1. <i>La comédie de l'amour et la querelle des femmes : une satire aristocratique du mariage</i>	35
2. <i>Les mystères de l'attirance</i>	67
3. <i>La suppression du mariage clandestin en Angleterre : The Marriage Act (1753)</i>	75
4. <i>Domesticité bourgeoise, révolte contre le patriarcat, haro sur le chic</i>	107
SECONDE PARTIE : DU PATRIARCAT AU NÉO-PATERNALISME	135
5. <i>Division sexuelle du travail, déclin de la culture civique et essor des banlieues</i>	137
6. <i>L'île de Gilligan</i>	171
7. <i>La dé-mesure de l'homme</i>	191
8. <i>Les familles : mauvaises interprétations des faits</i>	211
9. <i>Vivre dans l'État thérapeutique</i>	221
<i>Remerciements</i>	251

N° d'édition : L.01EHQN001035.N001
Dépôt légal : septembre 2018